

L'ILLUSTRATION

N° 5104 — 4 JANVIER 1941

PRIX : 5 FRANCS



DANS CE NUMÉRO :

LA GROTTA A PEINTURES
DE MONTIGNAC,
EN DORDOGNE

Texte et photographies
de PIERRE ICHAC

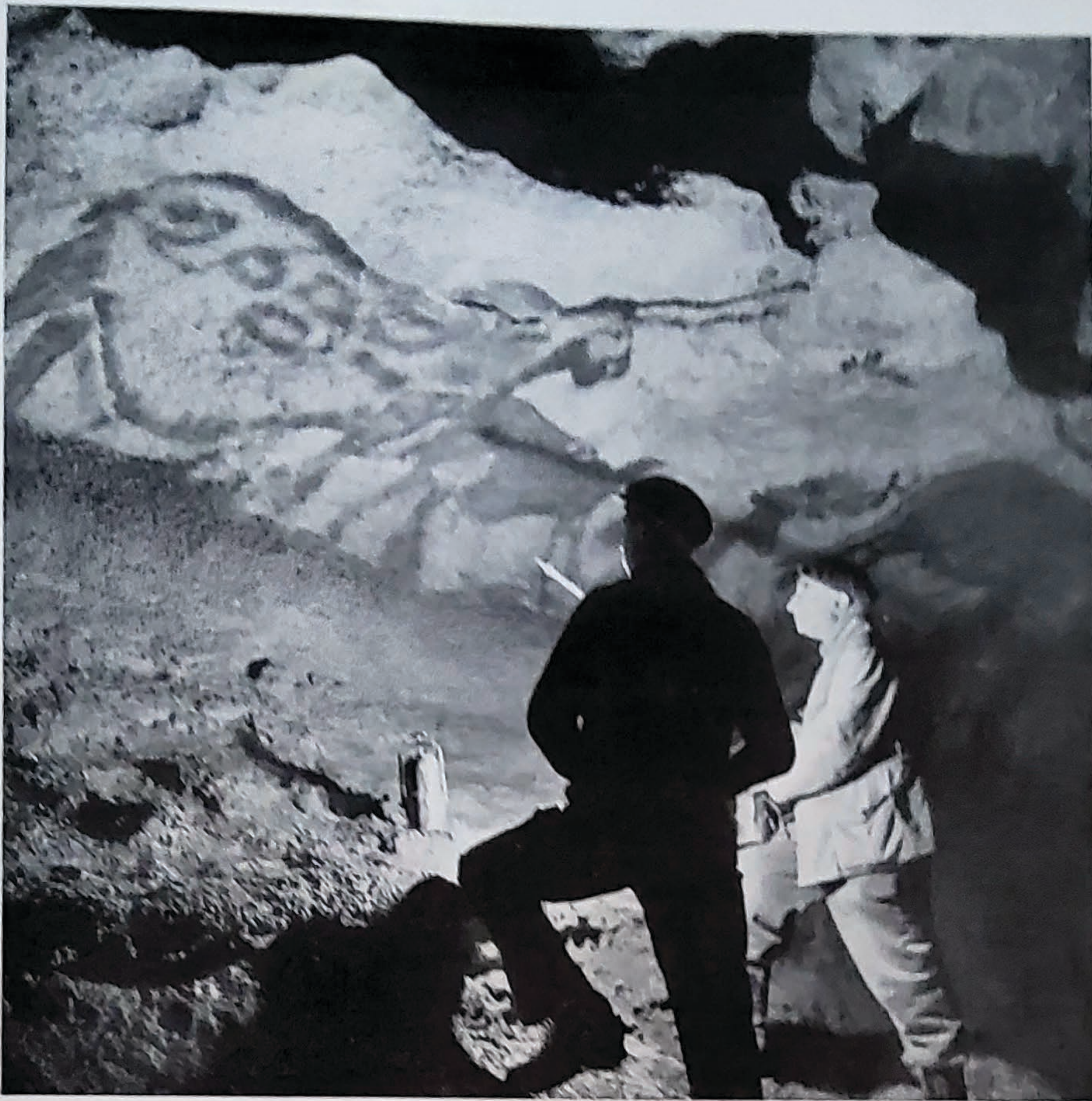
LES ÉTATS-UNIS
DANS CE CONFLIT,
par JACQUES DE LESDAIN

LA CROIX-ROUGE
FRANÇAISE A VICHY,
par P.-E. CADILHAC

L'ART D'ACQUÉRIR
DE BONS MUSCLES
A BICYCLETTE,
par GEORGES ROZET

CURIOSITÉS
PHOTOGRAPHIQUES
D'UN AMATEUR

*Les lettres de Noël
des écoliers de France
au maréchal Pétain.
Phot. « L'Illustration ».*



Dans la grande salle de la grotte de Lascaux, l'abbé H. Breuil, le savant préhistorien, professeur au Collège de France, examine la « bête composite ».

UN VERSAILLES DE L'ART PRÉHISTORIQUE

LA GROTTE A PEINTURES DE MONTIGNAC, EN DORDOGNE

Texte et photographies de PIERRE ICHAC

Il y a quelque vingt-cinq mille ans, dans la France du Sud-Ouest, à la fin de la période de pierre taillée (1), que les spécialistes nomment « aurignacienne », la première phase de la grande glaciation, dite « de Würm », était finie. Elle s'était abattue sur l'Europe avec ses déluges de neige et ses glaciers immenses descendant des montagnes encore jeunes et avait constitué, par son climat impitoyable et l'abondance de ses bêtes féroces, l'épreuve la plus dure qu'ait eue à subir l'humanité commençante. Elle faisait place à des temps nouveaux, au froid moins vif et moins sec, aux glaciers moins étendus, aux rivières moins gonflées, aux terres plus habitables, sur lesquelles étaient venus s'installer de nouveaux hommes. Comme les précédents, ces hommes étaient des chasseurs.

Or, si nous en croyons les traces nombreuses que nous en avons trouvées, le Périgord de cette époque lointaine était le paradis de la chasse. A travers ses forêts et ses clairières erraient des mammouths démesurés, couverts d'un épais manteau de poil, et des « rhinocéros aux narines cloisonnées », le nez coiffé de deux grandes cornes. Leur fourrure monstrueuse descendait jusqu'à terre et cachait leurs pieds de devant. Dans leurs grandes migrations annuelles à la poursuite du

pâturages, les troupeaux de rennes venus du Nord poussaient par temps froid jusqu'aux Pyrénées. Ours et lions des cavernes se faisaient plus rares. Mais la presque totalité des plateaux et des vallées appartenait aux troupeaux innombrables des herbivores, ancêtres des animaux d'aujourd'hui. Il y avait les grands bœufs primitifs, les aurochs, dont notre presque contemporain Jules César verra encore en Germanie, « à peine inférieurs en taille aux éléphants », les derniers représentants. Auprès d'eux paissaient des troupeaux de chevaux au poil épais, à la longue queue, à la crinière emmêlée, nombreux comme le sont aujourd'hui les zèbres de Rhodésie ; puis les bisons, tout en barbe et en bosse, et les cerfs, tendant de plus en plus vers leurs formes actuelles. Le soir, conduites chacune par une bête âgée, vieillie dans les combats et dans l'expérience des hommes, les hardes gagnaient les ravins et, toutes espèces confondues, descendaient boire dans les rivières, guettées au chemin par les chasseurs.

Ceux-ci avaient établi leurs villages aux luites de branchages sous les nombreux abris des falaises de la Vézère. Là étaient les grands centres, au carrefour des vallées de la région des Eyzies. Mais il est probable qu'aux époques les plus froides la plupart des tribus vivaient en nomades, installant çà et là leurs cabanes éphémères sur la piste des troupeaux en mouvement, suivant le cycle régulier de leurs migrations.

C'étaient peut-être les grands dolichocephales à mâchoire carrée de Cro-Magnon, ou leurs cousins plus négroïdes. Ils avaient atteint dans l'art de tailler les pierres une habileté enviable et complétaient déjà

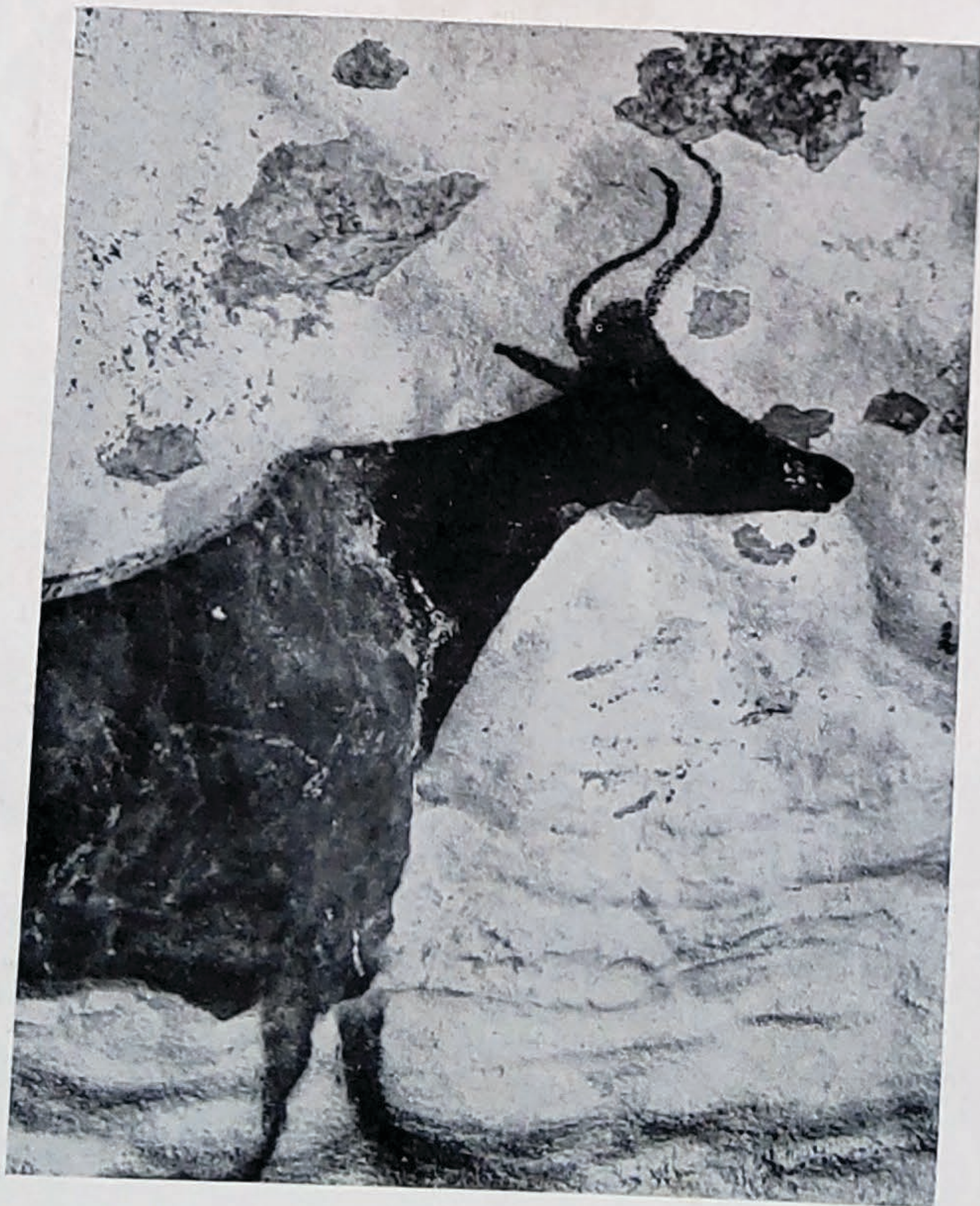
(1) On sait que les savants distinguent essentiellement dans l'âge de la pierre taillée un paléolithique inférieur, composé du chelléen, de l'auchoulien et du mousterien, suivi d'un paléolithique supérieur, où se succèdent l'aurignacien, le soluzien et le magdalénien, précédant l'apparition de la pierre polie ou néolithique. Il semble démontré que les peintures de Lascaux se rattachent dans l'ensemble à la partie la plus récente de l'industrie aurignacienne. (Cf. Communication de l'abbé H. Breuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 11 octobre 1900.)



« Un fait divers au paléolithique supérieur. » (Puits de la galerie latérale.)

Le chasseur, qui vient de blesser un bison d'un coup de sagaie au flanc — les entrailles sortent par la blessure — est renversé par sa victime. A ses pieds le « propulseur » qui a servi à lancer la sagaie. L'oiseau sur un poteau représente peut-être un poteau funéraire.

leur outillage de silex par des pointes de sagaie, des poinçons et des aiguilles en os ou en bois de cerf ou de renne. En groupes importants, tous les hommes ensemble, ils encerclaient, en bordure d'une falaise ou dans un ravin étroit, les troupeaux sauvages revenant de l'abreuvoir ou les rabattaient sur des fosses et des pièges pour les y massacrer.



Vache noire et rouge. (Diverticule axial de la grande salle.)

Une cassure de la paroi rocheuse sert de limite aux plages noire et rouge du sujet.

Ils consommaient beaucoup de viande, ne sachant pas encore cultiver la terre. Mais le sentiment si regrettablement ancré dans l'âme de nos civilisés des villes modernes que la nature est notre esclave dévouée, dont un droit supérieur nous autorise à user et à abuser, était absent de leurs cervelles primitives. Comme tous les chasseurs, ils savaient que la nature ne doit rien à l'homme ; que leur vie, si pénible et si hasardeuse qu'elle fût, constituait un miracle quotidien et que, d'un jour à l'autre, ce miracle pouvait cesser. Il suffisait pour cela qu'en face de l'aurochs, du bison ou du rhinocéros la chance abandonnât les chasseurs ou que les troupeaux sauvages dont vivaient leurs peuples cessassent de multiplier ou que, subitement, l'on vit les taureaux et leurs vaches au ventre lourd, les étalons et leurs cauales, les bisons et les cerfs, obéissant à un mot d'ordre inconnu, disparaître tous ensemble et ne jamais revenir. Aussi, certains des anciens connaissaient-ils les incantations et les danses qui, pratiquées devant les images du gibier, devaient forcer la nature à livrer au clan la nourriture dont dépendait son existence, assurer le retour des troupeaux migrateurs et la fécondité des espèces utiles. En outre, ils savaient se servir des images pour envoûter les proies et préparer les expéditions de chasse, au point que celles-ci devenaient presque faciles, n'étant plus que l'accomplissement matériel d'actes déjà réalisés. Car, aux yeux de ces primitifs, que l'on imagine communément enfoncés tout entiers dans la bestialité originelle, la seule réalité était celle des âmes.

Ce sentiment, qui gagnait en netteté à mesure que s'écoulaient les millénaires, avait amené les Aurignaciens à faire choix dans la région des falaises calcaires du Périgord, où elles étaient nombreuses, de cavernes profondes et secrètes pour y célébrer leurs offices magiques, loin des regards des femmes et des enfants non initiés. De génération en génération, de cérémonie en cérémonie, les parois rocheuses se couvraient d'apports successifs de peintures et de gravures qui s'oblitéraient les unes les autres jusqu'à devenir parfois presque indéchiffrables. L'une des plus belles parmi ces cavernes s'ouvrait dans un éperon dominant la rive orientale de la Vézère, près de la ville actuelle de Montignac, à une étape au nord du grand centre des Eyzies. Composée d'une grande salle prolongée par un couloir plus étroit, et dont les murs revêtus d'une couche cristalline de calcite mettaient en valeur la netteté et l'éclat des fresques, elle s'étendait latéralement par un ensemble plus complexe de galeries et de cheminées dont les murs friables étaient plus propices aux gravures. On y accédait principalement du sommet du plateau par un puits vertical peu profond, ouvert dans une clairière de la forêt, résultat d'un effondrement survenu très anciennement à l'extrémité de la voûte de la grande salle. C'était là, semble-t-il, le centre religieux d'un de ces groupes de tribus à demi nomades. Périodiquement, à certaines saisons et peut-être en certaines années, les hommes se réunissaient autour de grands feux allumés à même le sol de la caverne et, sous la direction de leurs sorciers-peintres, participaient aux cérémonies qui rythmaient l'existence de ce groupe humain. C'était là aussi, après une retraite en plein air compliquée d'enseignements,



« LES CHEVAUX CHINOIS », diverticule axial de la grande salle.

Le dos, les flancs et le cou du cheval de droite — dont le style rappelle étrangement certains laqueis chinois — sont faits d'un pommelé noir. Crinière, chanfrein, queue, contour du corps et des membres sont noirs. Deux bâches menacent chacun des deux chevaux et celui de droite est dominé par une sorte de peigne à quatre dents (symbole de possession, piège ?). Des vaches rouges sont peintes au plafond. (Longueur du cheval de droite : 1 mètre.)



LE TAUREAU DE 5 M. 50 DE LA GROTTTE DE LASCAUX. A MONTIGNAC, EN DORDOGNE

D'un groupe de cinq taureaux dessinés en noir dans le fond de la grande salle, celui-ci est le mieux conservé, le plus grand et aussi le plus beau. Ses membres antérieurs recouvrent les bords plus anciens aux cornes courtes, peints en rouge au lieu de la peau. On trouve autour de lui, comme en d'autres endroits de la grotte, des séries de points noirs et des restes de traits peints difficile à déceler.

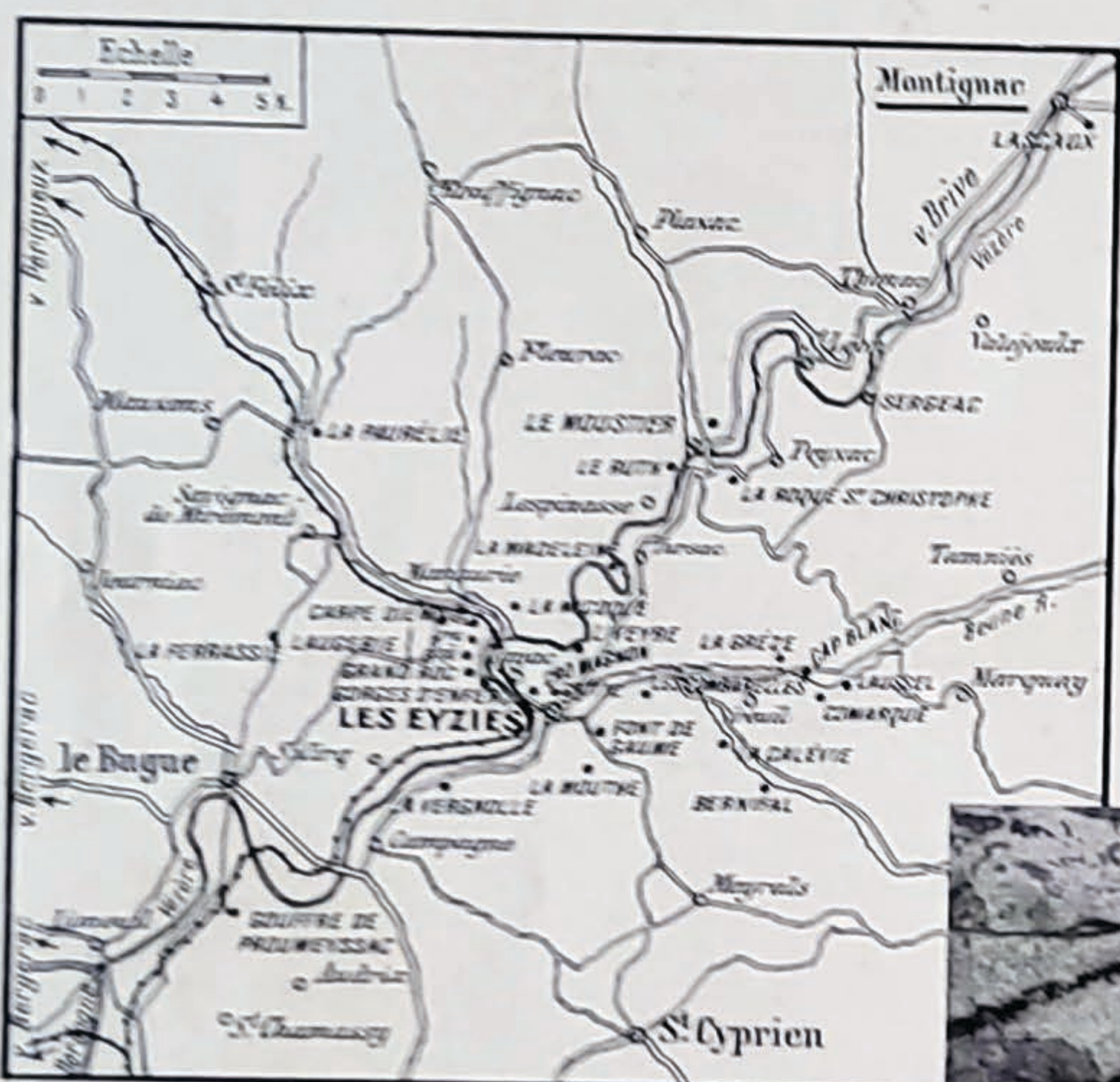


Les « blasons », sortes de danières irrégulières qui sont peut-être des marques de tribus. (Galerie latérale.)
Au-dessus, vache noire peinte et gravée par-dessus une frise de chevaux.



Elalon noir, peint et gravé, poursuivant une jument. (Galerie latérale.)

Sept flèches sont gravées sur l'animal.
Au-dessus, une frise de têtes cornues de bouquetins.



La vallée de la Vézère, capitale de la préhistoire.
(En capitales italiennes, les principaux gisements préhistoriques.)

d'épreuves et probablement de mutilations physiques, que les jeunes gens terminaient leur initiation et, après avoir été admis par leurs vieux moniteurs à connaître à leur tour le sens caché des images de la caverne, prenaient place parmi les hommes.

Puis, un jour, nos Aurignaciens disparurent, éliminés ou peut-être absorbés par d'autres, et les nouveaux hommes du Périgord (Solutréens, Magdaléniens et leurs successeurs), continuant à fréquenter les autres cavernes, oublièrent le chemin de celle-là. Par le puits ouvert sur le plateau, les terres s'écroulèrent, formant un cône de plus en plus large et de plus en plus haut, lequel vint obturer définitivement l'orifice. Il n'y eut plus, dans une clairière dominant la vallée, qu'une petite crevasse circulaire de profondeur médiocre, laquelle commença de se colmater à son tour.

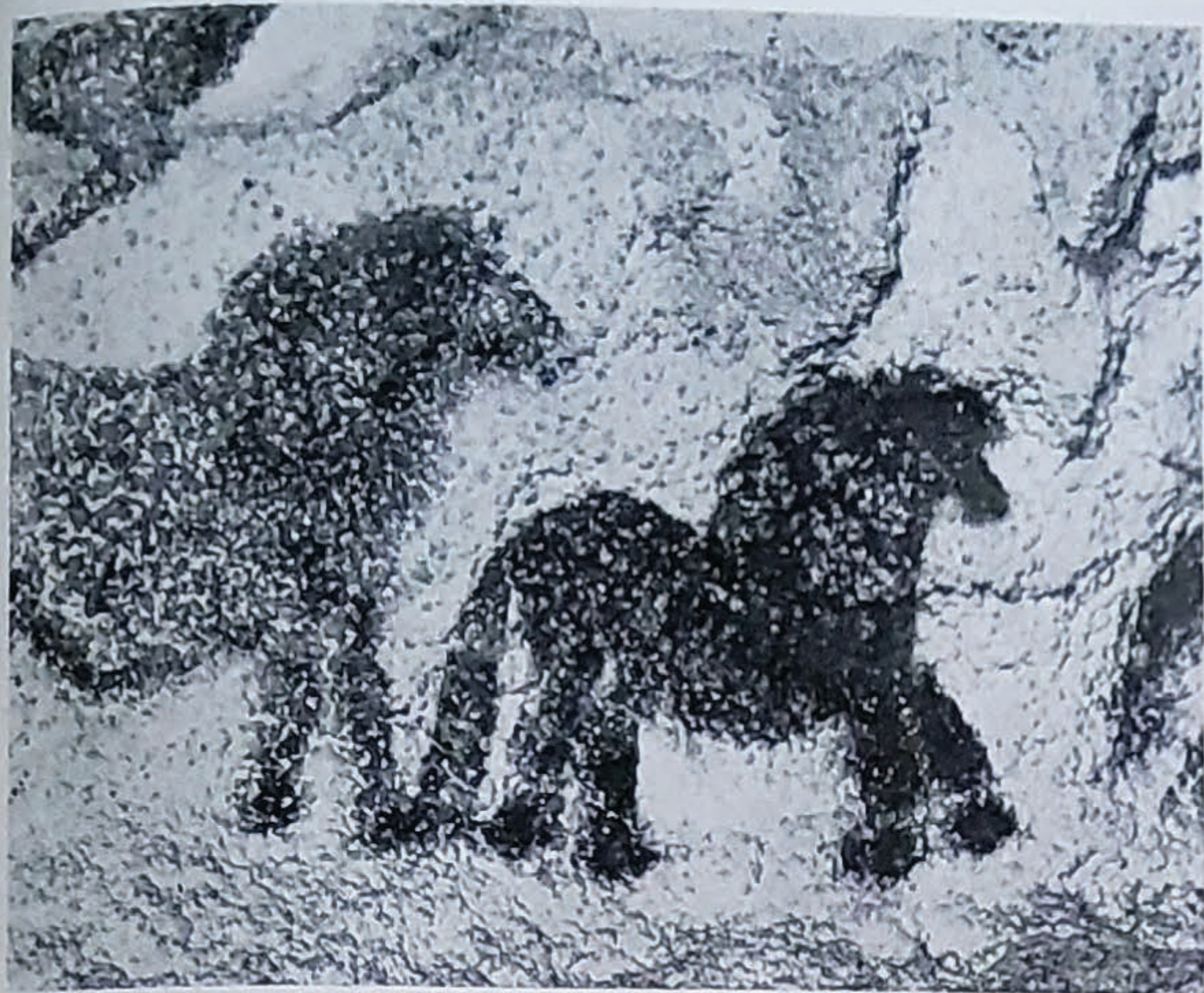
Les siècles passèrent par centaines, et les peuples... Les abris sous roche des Eyzies continuèrent d'être habités par les nouveaux venus, servant tantôt de forteresses, tantôt d'étables, tantôt de caves, et résistèrent durant tout le moyen âge aux envahisseurs de l'Aquitaine. Enfin, au début de ce siècle, les archéo-

logues mirent au jour les merveilles peintes et gravées avant l'histoire dans les grottes les plus profondes de la vallée. La petite ville des Eyzies devint fameuse dans le monde entier par l'abondance de ses reliques préhistoriques, cependant qu'à 25 kilomètres en amont, au pied de la grotte aurignacienne dont elle ignorait l'existence, était née et s'était développée la petite ville de Montignac, fière de ses pâtés de lièvre truffés, de son château en ruine et de ses vieilles maisons penchées sur la Vézère, mais, il faut bien l'avouer, secrètement envieuse des Eyzies et de leur monopole de la préhistoire périgourdine.

La guerre de 1939-1940, source de chômage et de flâneries provinciales, devait jouer un rôle déterminant dans l'histoire de la caverne. Durant l'été 1940, exactement le 12 septembre, quatre jeunes gens de Montignac battaient, à la recherche de quelque gibier égaré, la bordure du plateau situé à l'est de la ville, sur les terres du petit manoir de Laseaux, propriété de la comtesse Emmanuel de La Rochefoucauld. Il y avait là, dans les genévriers, à quelques mètres d'un chemin carrossable aux attelages, une petite crevasse creusée comme à l'emportepièce dans le calcaire et qui servait depuis longtemps de dépôt aux agriculteurs du voisinage, craignant d'y voir tomber leur bétail. Un terrier étroit s'ouvrait dans le fond, à demi enché par le fourré. Une pierre jetée dans le terrier roula



Petits cerfs bistre et rouges et chevaux encadrés de deux des grands taureaux en traits noirs. (Grande salle.)



« Le poney des Shetlands. »

Fait partie d'une frise de petits chevaux noirs du diverticule axial. Un dépôt de cristaux de calcite s'est formé par-dessus la peinture. (Longueur 0 m. 40.)



Rhinocéros à narines cloisonnées. (Puits de la galerie latérale.)

Il voisine avec l'accident de chasse de la page 10 et y joue peut-être un rôle.

longuement sur une pente avant de heurter des obstacles invisibles et de rebondir avec la résonance profonde d'une caverne. Tout le monde est un peu préhistorien en Périgord, et le vieil instituteur de Montignac avait toujours instruit ses élèves dans la curiosité de l'art rupestre, qui est l'un des plus beaux fleurons de leur patrie. Mais, par un juste retour des choses, ce fut lui qui resta sceptique en apprenant qu'à 2 kilomètres de chez lui, au fond d'un terrier, sous le dépotoir de Laseaux, il y avait une grotte et, dans la grotte, une abondance d'images d'animaux peintes sur les murs.

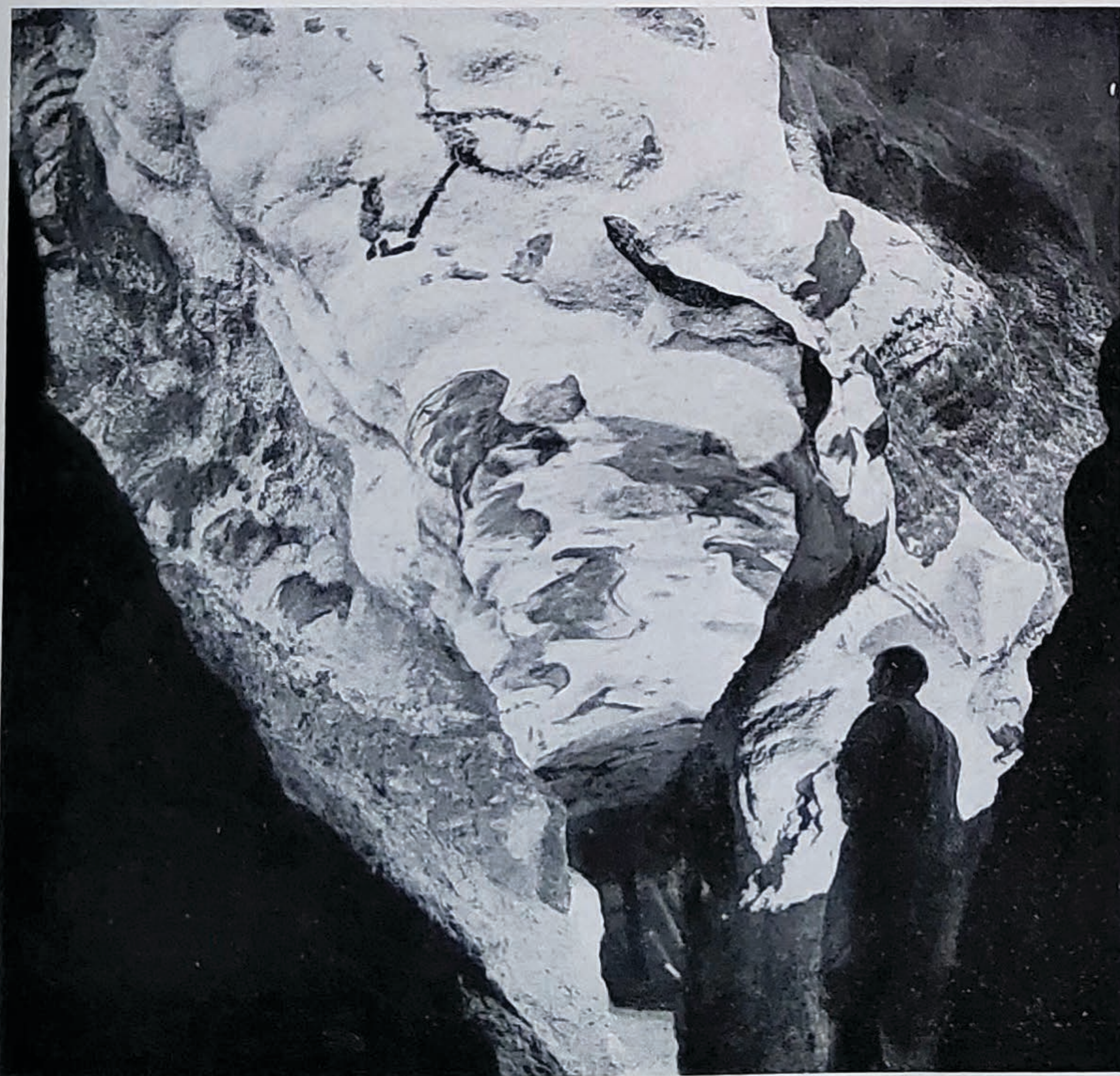
De proche en proche la nouvelle se répandit. De l'instituteur et des jeunes gens, elle passa à un jeune alpiniste et spéléologue parisien, qui plongea à son tour dans le terrier, puis à l'abbé H. Breuil, le savant préhistorien, professeur au Collège de France, à M. D. Peyrony, au comte Begouen, provoquant bientôt la réunion souterraine d'un véritable congrès de préhistoriens.

Moins d'un mois plus tard, le 11 octobre dernier, l'abbé H. Breuil présentait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le premier inventaire officiel de la grotte à peintures, désormais classée, de Laseaux, à Montignac (Dordogne).

Au jour où j'écris cet article, le recensement des peintures, à défaut de l'exploration de quelques prolongements d'accès difficile, est pratiquement terminé et l'abbé Breuil a fini depuis peu de calquer les gravures qui s'enchevêtrent sur les parois de la galerie latérale.

Protégé de la pluie par un toit, le puits d'entrée, déblayé, est devenu aisément praticable, mais on se rend compte en y pénétrant du mérite extrême que fut celui des jeunes « inventeurs » lorsqu'ils s'engagèrent dans un étroit tunnel élargi juste assez pour leur passage et, de là, dans une obscurité presque complète, descendirent à plat ventre la pente argileuse des éboulis, leur dos raboté par la voûte calcaire, jusqu'à l'amorce du sol de la salle.

Contrairement à la plupart des autres grottes, et des plus célèbres, aucune goutte d'eau n'a jamais ruisselé sur les voûtes ni sur les parois de la grotte de Laseaux, protégée par un plafond calcaire de 6 mètres d'épaisseur qu'une couche d'argile intercalaire rend parfaitement étanche. Alors que l'eau coule en permanence sur les murs de Font-de-Gaume, en recouvrant les peintures d'une couche stalagmitique sans cesse épaisse, Laseaux est sec et ne comporte pas une seule stalactite ou stalagmite. Hors une bande inférieure salie et détériorée par l'air humide qui stagne si longtemps sur le plancher de la salle, le barrant de « gours » de calcaire pourri, hors quelques plaques tombées des voûtes avec leurs couleurs, les peintures sont neuves. L'éclat des noirs brillants, des bistres, des ocres tendant tantôt vers le jaune, tantôt allant jusqu'à la sanguine, laisserait croire que ces œuvres d'artistes de génie sont d'hier et que les premiers préhistoriens qui ont visité cet incroyable musée d'art animalier ont assisté, il y a trois mois, à son vernissage. Et cependant il faut se rendre à l'évidence. La couche épaisse de calcite sur laquelle sont peints taureaux, chevaux et cerfs a continué de croître ; par de minuscules fêlures elle a poussé de nouveaux cristaux à travers la peinture, et cela fait tantôt un glaçis aux mille facettes brillantes qui étincelle à la lumière des lampes et avive l'éclat des couleurs pures, tantôt un bourgeonnement de cristaux blancs ou roussâtres qui envahit le corps d'une vache rousse ou d'un cheval noir et vient en confirmer l'âge. La calcite a repoussé sur cette place où, devenu sculpteur, le peintre a détourné le profil bossu d'un bison. Sous cette cuirasse légère, œuvre patiente du temps, les couleurs sont ici ineffaçables. Qui donc, aussi, aurait connu et répété, sans erreur, la convention aurignacienne de la « perspective tordue » des ramures de cerfs et des cornes de bœufs, représentées de profil, mais écartées l'une de l'autre, réussi ce croquis vivant d'un rhinocéros à narines cloisonnées ou surimpressionné partout tant d'images ; ou, mieux encore, aurait songé, comme si le cerf ornant l'angle de la grande salle et de son couloir de prolongement appartenait à une espèce hybride, à lui dessiner avec tant de précision les palettes terminales du vieux cerf mégacère et les andouillers d'œil du cerf actuel ? Quel ancien ou quel moderne aurait joint tant d'érudition à tant d'imagination et de talents divers ? « Aucun », croit-on devoir répondre avec l'abbé Breuil,



Fresques du diverticule axial de la grande salle vues vers celle-ci.

On reconnaît, à gauche, la frise des petits poneys, puis les deux chevaux dont nous donnons, page 11, la photographie. A droite, au-dessus du personnage debout, l'image d'un grand taureau noir.

qui est bien l'homme au monde connaissant le mieux l'art préhistorique.

Il est hors de saison de décrire ici les quelque quatre-vingts sujets, dont certains d'une taille impressionnante, peints sur la retombée des voûtes de la grande salle et sur les parois de son prolongement, du plus archaïque des petits cerfs bistres aux jambes raides jusqu'au grand bœuf noir qui recouvre de son pelage uniforme les surimpressions complexes d'une foule de chevaux et de bovins bistres, rouges et noirs, dessinés au trait ou empâtés, plus anciens que lui. Le grand taureau de plus de 5 mètres dont nous donnons le portrait plonge par son avant-train dans les images rouges d'une série d'autres taureaux aux cornes plus courtes. L'un d'eux oblitère presque complètement la silhouette d'un ours, ne laissant émerger que la tête et deux pattes griffues, dont l'une, à demi sculptée, est un chef-d'œuvre. La « bête composite » est, à l'entrée, la première image que l'on rencontre, et la plus mystérieuse. Jambes de taureau, corps épais tacheté comme celui d'une panthère, queue de daïm, tête de fauve dépourvue d'oreilles mais ornée, par contre, de deux cornes droites, qui sont peut-être des sagaies... Après avoir interrogé durant des semaines ce Sphinx, l'abbé Breuil, nouvel Œdipe, n'a pu en tirer que ce vague surnom.

Au cours des cinq jours que, grâce à l'amitié de l'abbé Breuil et de ses collaborateurs, j'ai pu passer à flâner utilement et à photographier dans la grotte, l'endroit où je suis revenu sans cesse avec le plus de joie fut la galerie plus étroite qui prolonge la grande salle. Mêlés à des bovins (vaches à longue tête, taureau noir...) et à des bouquetins, il y a là des chevaux d'une diversité, d'une grâce, d'une virtuosité incroyables. L'un d'eux, au gros ventre et au jarret fin, qui trotte au plafond, poursuivi par des flèches, semble échappé d'un vieux lavis chinois, tandis qu'un poney de 40 centimètres, tout noir, tout en erins, évoque les prairies des Shetlands ou, plus simplement, une chambre d'enfant. Lorsqu'on approche du cul-de-sac qui termine la galerie, les chevaux rouges et noirs, plus beaux encore, plus purs et paraissant tous tracés par la même main d'une habileté imprévue, posent à l'amateur de peinture un curieux problème de technique par leur mélange de teintes pommelées, aux contours dégradés, et de traits nets : peinture au pistolet, au tampon, dessin au doigt ou à la spatule ?

Alors que la grande salle et son prolongement, avec leur carapace brillante et dure, ne se prêtaient, sauf exception, qu'à la peinture, les parois nues de calcaire sableux et friable qui caractérisent dans leur ensemble la galerie latérale et ses ramifications étaient faites pour tenter le burin de silex du graveur, lequel a cerné d'un trait clair la plupart de ses images colorées. Un bison, un étalon qui, la tête levée, poursuit une jument dont le ventre touche le sol, la jument elle-même sont striés de flèches gravées. Ailleurs, sur des traces de peintures rongées par l'air humide, on trouve des faïceaux de rayures qui semblent dessiner ce qui serait pour nous des meules de foin et

qui, comme les images analogues découvertes par l'abbé Breuil en Espagne, représentent peut-être des huttes de branchages, habitations aurignaciennes d'il y a plus de vingt-cinq mille ans. Plus loin, au delà de deux bisons, dos à dos dans des boyaux étroits aboutissant à des cheminées encore mal connues, tous les restes de peintures sont effacés et il ne subsiste plus qu'un fouillis abondant de gravures.

Il est remarquable que, sur plusieurs centaines de sujets représentés, Laseaux ne comporte aucune image de mammouth ou de renne. Au moins pour ces derniers la chose serait peut-être explicable dans l'hypothèse que l'utilisation de cette grotte ait correspondu principalement à une période moins froide au cours de laquelle les migrations annuelles des rennes vers le Sud n'atteignaient pas la Vézère.

C'est à peu de distance de la grande salle, dans un puits profond de 8 mètres, ouvert à l'extrémité de la galerie latérale, que se présente, admirablement conservé, le sujet peint le plus curieux de toute la grotte. Près d'un rhinocéros aux flancs velus, un homme à demi schématique — tête en bec de parapluie, corps formé de deux traits parallèles, membres dessinés comme par un enfant, mains à quatre doigts, qui sont peut-être voulues — tombe à la renverse sous l'attaque d'un bison qu'il a percé d'une grande sagaie à une barbelure et qui perd ses entrailles à la manière d'un cheval de corrida ; aux pieds de l'homme, le propulseur qui a servi à lancer la sagaie et, moins compréhensible, un piquet surmonté d'un oiseau stylisé : « Poteau funéraire », propose l'abbé Breuil, en intitulant la scène « un fait divers au paléolithique supérieur ». Le fond du puits est colmaté par un remplissage sableux descendant en pente assez forte jusqu'à des fissures inexploitées. Il y a là, délimitée par trois murs, une petite plate-forme de sol meuble dont on ne peut s'empêcher de rêver qu'elle recèle peut-être encore les restes du chasseur dont la mort est ici représentée.

C'est l'un des nombreux et passionnants problèmes qui se posent encore à Laseaux. Méthodiquement recensées, ces fresques ont livré la magnificence de leur contenu et, par leurs rappels nombreux et cohérents de sujets, de styles, de conventions artistiques déjà connus en Périgord ou en Espagne (Altamira), elles ont pu, sans chances d'erreurs trop grandes, être datées. L'étude scientifique en est à peine entamée. Déjà le hasard de la taille des marches ou de l'approfondissement des galeries a livré quelques silex anonymes, avec des restes abondants de bois carbonisé et quelques-unes de ces grossières assiettes de pierre où brûlaient des mèches de mousse enduites de graisse : les lampes. Cet ensemble exceptionnel mérite pleinement la définition qu'en a donnée l'abbé Breuil dans sa communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres : « Si Altamira est la capitale de l'art pariétal, Laseaux en est le Versailles. »

PIERRE ICHAC.

Reportage photographique exclusif « L'Illustration » (Pierre Ichac).
Reproduit avec l'autorisation spéciale de la comtesse Emm. de La Rochefoucauld.



Un aspect de la grande salle au cours de la copie des fresques par un collaborateur de l'abbé H. Breuil.